

## VIENT DE PARAITRE AUSSI



---

**Mourad Idhmine, *Algérie, terre de paroxysme*, roman.** Paris : L'Harmattan, 2000, 225 p.

*"Cette nuit-là, Salima ne trouva pas le sommeil. Elle tourna et se retourna dans son lit mais sa tête était pleine de clameurs, de rires et de pleurs. Des enfants, qui avaient joué ensemble dans les mêmes ruelles et fait ensemble les mêmes rêves d'enfants, se retrouvaient aujourd'hui dressés les uns contre les autres, à défendre chacun son Eldorado, pris à leur insu dans cette tourmente d'adultes, dont une poignée, profitant de leur marasme et leur mal-vie, se servaient comme chair à canon pour réaliser leur fantasme de patriarches en puissance et leurs rêves génocidaires. Elle pensa à ces millions de jeunes, désœuvrés, sans avenir, désabusés traînant ou adossés aux murs des immeubles qui n'avaient pas fini de les vomir. Et dans leur tête, une seule pensée, un seul désir : partir! Fuir!"*

Mourad Idhmine, né en 1960, est enseignant de langue française. Son roman, *Algérie, terre de paroxysme* possède des qualités littéraires suffisantes pour susciter l'intérêt du lecteur, dont la moindre n'est pas le

style, mais, comme pour beaucoup de romans algériens, l'implication au premier degré du récit dans l'actualité politique algérienne l'appauvrit et par endroit le dénature. Dès lors que nous avons compris rapidement où l'auteur veut en venir, le plaisir de lire disparaît et le roman nous tombe des mains. Ce qui est dommage.

On attendra cependant que l'auteur ait à nous dire un jour autre chose que ce que nous pouvons lire dans les journaux. Au vu de ce premier roman (il semble qu'il en ait écrit et publié un autre en Algérie), Mourad Idhmine en est tout à fait capable.

---

**Mohamed Sehaba, *Les chants de l'amant oranais*, poèmes.** Paris : L'Harmattan, 2000, 94 p.

Mohamed Sehaba est né en 1952 à Oran, il est l'auteur de *Te souviens-tu de la tendresse?* (Paris : Saint-Germain-des-Prés), *Remparts* (Alger: Enal) et *Chronique du silence* (Alger : Laphomic). Il collabore au journal francophone égyptien *Al-Ahram Hebdo*. *Les chants de l'amant oranais* est son dernier recueil de poésie.

*"Là où la mer agit,  
nous lâchons les rivages  
— mais pas traîtreusement.*

*Là où elle agit,  
le ciel a la nostalgie  
de ses profondes esquisses  
— générosité soumise —  
et la descente par nos rêves,  
d'aucune conquête pourtant,  
n'est jamais mourante.*

*De cet ouvert qui clapote,  
la nuit sort lavée.  
Nous aurons peu d'audace  
à affliger la barque  
d'une eau moins affectueuse.*

*Nous attendons,  
alors que tout en nous  
a fini de creuser son silence,  
ceux qui arriveront de loin,  
déchaînés.*

*Ah! d'où viennent  
ces oreilles s'ouvrant sur le  
sable?"*

---

**Djilali Bencheikh, *Voyage au bord de l'enfance, nouvelles.*** Paris : Ed. Paris Méditerranée, 113 p., 80 F.

Avec deux titres seulement, *Mon frère ennemi* et, le dernier, *Voyage au bord de l'enfance*, Djilali Bencheikh a réussi là où d'autres auraient réellement peiné : susciter notre intérêt pour son enfance. Pourtant Loïc Barrière nous avertit qu'il faut laisser le temps à l'auteur pour "accomplir" son voyage au bord de l'enfance. Le temps? D'autres récits à paraître sur le même sujet? L'affaire demande à être éclaircie.

En attendant, si l'on veut s'interroger sur la nature et les motivations qui président la démarche de cet auteur et qui, par ailleurs, éclairent bien ses textes, écoutons-le parler par la voix de Salim.

*"Salim ne savait quoi répondre à ses amis français qui l'interrogeaient sur l'éventuelle fin de boucherie. Même formulées avec*

*pudeur, il percevait leurs questions comme un reproche. Il ne parvenait pas, malgré le temps et la distance, à se dissocier de l'humiliant opprobre qui planait sur le pays de l'enfance. A chaque nouvelle atrocité, le rouge lui montait au front comme si le sang des malheureuses victimes l'éclaboussait à distance pour lui rappeler une sorte de partage des responsabilités. Une communion dans la terreur qu'il souffrait de ne vivre que dans la proximité mentale.*

*Pour cette dernière raison, il s'était décidé à plonger en remettant un texte vengeur à son éditeur. Jusque-là, il se retenait d'intervenir, ne désirant pas maculer d'encre le linceul déjà écarlate de son pays natal. Son ambition était justement d'ouvrir un contrechamp pour parer à la cécité des projecteurs de l'actualité. Avec ce texte simple, cette tranche du temps de l'innocence, selon la délicieuse formule du regretté Rabah Belamri, il espérait, comme était en passe de le faire l'auteur de Femmes sans visage, remettre les pendules à l'heure, pourfendre indirectement les contrevérités historiques, les délires exotiques et les escroqueries intellectuelles construites autour de cette Algérie fantasmée, lacérée, violée par des plumes impatientes, parfois lubriques, rarement désintéressées. Il en avait assez des truqueurs invétérés, surtout parmi ses compatriotes qui avaient vendu l'honneur du pays pour une gloire éphémère. Salim éprouvait une sainte horreur pour les donneurs de leçon, les justiciers littéraires, les*

*Robin des Bois historiques. En proposant son manuscrit, il espérait ne pas rejoindre la cohorte fielleuse et stérile des redresseurs de torts. Son but était de lancer un bouquet de fraîcheur sur ce peuple ni plus bête ni plus génial qu'un autre. Il pensait lui restituer sa candeur et la paix de l'anonymat à laquelle il aspirait depuis trente ans. Quoi de plus simple alors que de défricher cette mémoire immédiate à travers une sorte de chronique plantée au coeur d'un douar sans fioritures, comme une carte postale en mouvement, un douar emblématique d'un destin collectif mêlant autant la farce que l'épopée. Il était persuadé que les pulsions contradictoires qui avaient lacéré son enfance de blédard avaient fécondé toutes les névroses actuelles de son pays. Au lieu de se lamenter sur les conséquences tragiques du désastre, il lui paraissait plus sérieux d'aller puiser aux sources du mal. Tout cela il l'avait écrit dans une confiante sérénité. Mais il eut du mal à trouver un comité de lecture qui ne fût pas obsédé par la littérature de l'urgence."*

---

**Chekib Abdessalam, *Un rêve coriace*, poèmes.** Paris : L'Harmattan, 2000, 123 p.

"Grand voyageur devant l'éternel", Chekib a vécu au Sahara pendant vingt ans avec ses "frères, les Touaregs Kel Ahaggar et les nomades du Tidikelt". Il nous livre ici un recueil de poèmes qui exaltent "la marche en avant du grand nomade". De beaux poèmes à lire et

à relire (illustrations : aquarelles de Yacine).

*"Bien loin de toute station  
Pas un mot  
Pas une circulation  
Il ne reste plus qu'un chemin  
Drôle  
De bitume comique  
Qui ne mène nulle part*

*Des falaises de rêve l'illuminent*

*A leurs pieds  
Une ferme abandonnée  
Comme dans le far-west  
Sur la face cachée  
De la demi-lune*

*Des pionniers brûleurs d'indiens  
Epoussettent vanité  
Etrange  
Un téléphone est pendu à un arbre"*

*(Autoroute de nuit)*

---

**Moh Cherbi et Arezki Khouas, *Chanson kabyle et identité berbère, l'oeuvre de Aït Menguélet*.** Paris : Paris Méditerranée, 1999, 120 F.

Cet ouvrage permet de lire dans le texte, et en traduction française, quelques-unes des chansons du riche répertoire de Aït Menguélet. Une introduction expliquant l'oeuvre et son rôle dans la quête identitaire berbère ainsi que diverses annotations, enfin une petite conclusion et un entretien avec le chanteur permettent de situer l'artiste, le poète et le militant d'une cause dans un contexte plus général. Il n'en reste pas moins que, comme dans toute poésie, la traduction,

aussi honnête qu'elle puisse être, appauvrit sa beauté indéniable, une beauté qui chante le pays kabyle et dont toute l'Algérie peut être fière. Aussi, les auteurs ont-ils pensé judicieusement à nous offrir, à côté de la traduction, les textes dans leur version originale.

L'entretien corrobore ce que l'on sait déjà de cet extraordinaire artiste et de sa défiance des récupérations de toutes sortes. Homme préoccupé par les siens, faisant face à toutes ses responsabilités, les engagements politiques de Aït Menguellet prolongent son œuvre et l'éclairent par endroit, ils ne la font ni ne l'expliquent totalement. Même avec les meilleures intentions du monde, aucune approche de son œuvre ne pourrait la réduire à une simple poésie de circonstance.

*LittéRéalité*, Études françaises, N 727  
pavillon Ross. Université York 4700, rue  
Keele. Toronto, Ontario, Canada M3J 1P3

---

***LittéRéalité*, numéro spécial : “Voix des littératures maghrébines”, printemps/été 2000, 134 p.**

Revue indépendante, *LittéRéalité* se propose, deux fois par an, de servir de tribune "pour l'expression littéraire critique ainsi que des écrits originaux dans tous les domaines de la culture francophone." Dans ce numéro consacré à la littérature maghrébine, on trouve de nombreux articles, (sur Assia Djebbar, Mohammed Dib, Ahmed Zitouni, Mohammed Kheir-Eddine, Tahar Bendjelloun, Leïla Sebbar...), ainsi que divers comptes-rendus de lecture. L'ensemble est très agréable à lire et s'adresse à tous publics.

•

